

La revue des mondes imaginaires

BIFROST

N°77



Mélanie Fazi:
en toute intimité
à Manderley

• Greg Egan sous
le contrôle des drones

• Stéphane Beauverger
en mode replay

Sommaire

► Interstyles

- La Clé de Manderley 6
Mélanie FAZI
- [Replay] 38
Stéphane BEAUVERGER
- Essaim fantôme 48
Greg EGAN

► Carnets de bord

BALLADES SUR L'ARC

- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 80
- Le coin des revues,
par Thomas Day 118
- A la chandelle de maître Doc'Stolze :
une île flottante et une cour des miracles
par Pierre Stolze 120
- Paroles de Libraire : Olivier Legendre,
Sauramps, du général au particulier,
par Erwann Perchoc 124

AU TRAVERS DU PRISME : MÉLANIE FAZI

- Pépites du fruit de la vie :
un entretien avec Mélanie Fazi
par Richard Combailot 128
- Bibliographie des œuvres de Mélanie Fazi,
par Alain Sprauel 169

SCIENTIFICTION

- De la vie sur les corps glacés ?
par Roland Lehoucq & Jean-Sébastien Steyer 176

INFODÉFONCE ET VRACANEWS

- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,
par Org 186
- Prix des lecteurs de Bifrost 2014 189
- Dans les poches,
par Pierre-Paul Durastanti 190

Editorial

.....

La voiture a démarré, et c'est déjà pas mal. Il est 7h40. Petit matin crachin. Il fait froid. Il fait nuit. Dans mon dos, des caisses de bouquins. Plein de *Bifrost*, des livres du Béliâl', des PLV si grandes qu'il a fallu baisser les sièges. On est le 13 décembre et aujourd'hui, c'est les 11^e Rencontres de l'Imaginaire. Une heure de route pour Sèvres. Sous la pluie non-stop avec un phare qui ne marche pas et cette saloperie de GPS qui tombe sans cesse du pare-brise pour atterrir sous le siège passager. C'est samedi. On est en plein bouclage de *Bifrost* et je commence à me dire que je serais mieux devant mon clavier à rédiger mon édito... Par exemple. Je nourris un rapport complexe avec les festivals. Quand j'y suis, je suis souvent content. Mais je déteste l'idée de m'y rendre. Pas le temps, je me dis. Etre sur un stand, c'est ne pas être occupé à faire tourner la maison, gérer le Béliâl' et avancer sur *Bifrost*. Des excuses, quoi. Sèvres est l'un des rares festivals auxquels *Bifrost* participe (avec parfois les Imaginales, à Epinal, et les Utopiales de Nantes, bien sûr, mais dans ce dernier cas, c'est différent, il n'y a pas de stand à gérer). C'est aussi un rendez-vous très tourné vers le fandom, les forces vives des littératures de genre, là où bat le cœur du domaine. J'arrive après une heure de route. Me gare pile devant le Sel, l'espace culturel (avec salles de cinéma et spectacle) qui abrite la manifestation. Je sais déjà que la voiture va rester là toute la journée. L'organisation propose un parking, plus loin, gratuit pour les festivaliers. Sauf que j'ai la flemme. Je mets deux euros dans l'horodateur. Je sais que je ne mettrai rien de plus de la journée ; on verra bien ce soir. Je rentre, laisse les bouquins dans la voiture. Jean-Luc Rivera, l'organisateur du festival, un cinglé atypique charmant, passionné, fait bien les choses. Le festival est gratuit. Tant pour les festivaliers que les visiteurs. Le déjeuner est offert et lorsque vous arrivez, c'est café et croissant à volonte pour tout le monde. Royal. Je me rue d'emblée vers la table pleine de viennoiseries. M'envoie deux cafés coup sur coup. Un croissant. Un pain au chocolat. Il est 9 heures. L'ouverture au public est fixée à 10 heures. Les festivaliers arrivent doucement. Je tombe d'emblée sur Alain Sprauel, à qui on doit toutes les bibliographies (ou presque) publiées dans *Bifrost*. Puis Jean-Daniel Brèque. La famille, quoi. Je suis content. Mon humeur massacrante s'est évanouie après trois pas dans le Sel. Aucune surprise. Je vérifie l'emplacement et la taille de notre stand (je me suis engueulé à ce sujet l'année dernière avec Jean-Luc — il me voit, se marre, me demande si c'est ok ; un peu, oui, que c'est ok : le stand est nickel). Et voilà qu'arrive Mathias Echenay, le boss des éditions La Volte. Encore la famille, et pas qu'un peu, pour le coup. Il a demandé à ce que nos stands soient côte à côte. C'est le cas. Je sais pas comment il se démerde, mais il n'a pas de cartons. Juste des sacs de course remplis des livres de la Volte. Je me fous de sa gueule. Evidemment. Mais c'est ça la Volte : improbable. Erwann arrive. Parfait. Il aide Mathias à décharger sa voiture pendant que je taille une bavette avec Jérôme Vincent, d'ActuSF. Après quoi je retrouve Erwann et on s'attaque à notre propre stand. En quinze minutes c'est réglé. Pour les deux stands Béliâl'/*Bifrost* et La Volte. Il est pas loin de 10 heures, les gens arrivent, ça se remplit à tout allure. Jacques Barbéri nous rejoint. Ce qui achève de me faire basculer dans un état de gaieté irraisonné. Lorsqu'il ne traduit pas Valerio Evangelisti, il m'affirme bosser sur un roman à quatre mains avec... Emmanuel Jouanne. Je pense qu'il se fout de moi, mais pas du tout. Jouanne travaillait sur un roman peu avant de mourir ; Jacques reprend le flambeau. Imparable. Les premiers clients se pointent. Puis quelques officiels, dont le maire de Sèvres. C'est la remise du prix de l'Uchronie. Je n'écoute pas des masses. Je blablate à tout va — l'ours est sorti de sa grotte et il en profite. Je colle Erwann au stand et vais faire un tour complet des exposants présents. Il y a de tout. Des trekkistes belges (ils ont une peluche de l'*USS Entreprise* qui fait de la lumière !), des éditeurs de fanzine dont je n'ai jamais entendu parler (sur Tarzan et Edgar Rice Burroughs, par exemple), des microéditeurs dans tous les sens (dont Jean-Marc Lofficier, créateur de

Isirotib3

Rivière Blanche, et seul type que je connaisse à avoir dîné avec George Lucas). Ça foisonne, ça bouillonne dans tous les sens. Je cherche Christian Léourier et tombe sur Laurent Genefort ; nous parlons de son prochain roman et d'une novella à paraître dans un *Bifrost* futur. Il me présente de jeunes types désireux de faire un jeu vidéo autour de l'univers d'« Omale ». Je tiens le stand pendant qu'Erwann va déjeuner (les deux stands, en fait, parce que je bascule aussi sur La Volte). Un promeneur s'approche. Je lui demande si je peux le renseigner. Il regarde nos bouquins et me répond dans un sourire que c'est inutile parce qu'il a tout. « Tout ? ». Oui, depuis le début, il me répond. « Tout *Bifrost* et tout le Béliâl' ». J'ai envie de le prendre dans mes bras... On discute. C'est un ancien militaire à la retraite. Un fan. Un passionné, évidemment. Il possède plus de dix mille bouquins... 13 heures. J'ai rendez-vous avec Nicolas Fructus au petit resto asiatique en face du Sel. On discute boulot. Projet (on en a des caisses ; Nico, c'est mon chef indien a moi, pure sagesse sculptée dans un bloc de talent). Je bois une bière. Lui du thé. Je suis content. On revient au festival. Il s'assoit au stand. Sort son encre de Chine. Ses crayons. Commence à dédicacer **L'Épée Brisée** de Poul Anderson qu'il a illustré. Il ne s'arrêtera plus de dessiner jusqu'à 19h30... Un lecteur ayant déjà acheté le livre d'Anderson mais ne l'ayant pas avec lui le rachète histoire d'avoir un original de Nico dedans. C'est la ronde des auteurs. Franck Ferric est à côté de nous. Je ne le connais pas. Je lui dis le bien que je pense de **Trois oboles pour Charon**, son roman chez Denoël. Il me dit en se marrant que dans le milieu, tout le monde lui demande, un peu inquiet, si c'est pas trop dur d'avoir Gilles Dumay comme éditeur. Je compatiss dans un éclat de rire, parce que moi, Gilles Dumay, je l'ai comme frangin, ou quasi, alors je vois de quoi il veut parler. Je lui dis qu'il faut qu'il écrive des nouvelles pour *Bifrost*. Obligé. Je dis tout pareil à Raphaël Granier de Cassagnac. Mélanie Fazi passe nous voir. On parle de son dossier, elle me confie avec beaucoup de pudeur combien tout ça, cette mise en avant l'angoissait — les dossiers bifrostiens peuvent s'avérer de vraies épreuves pour certains auteurs. Je tente de la rassurer, lui dis combien j'aime sa nouvelle et combien son interview m'a touché. L'après-midi passe dans une tornade d'éclats de rires, de discussions avec des lecteurs, des auteurs, des dessinateurs, des partenaires. On fait le point sur certains projets, avec les Quarante-Deux notamment quant à nos futures collaborations. C'est passionnant. Exaltant. Un rien vertigineux. Chaque instant me dit combien j'aime ce milieu. Combien je m'y sens à ma place. Chez moi. Combien je fais bien, de temps en temps, de quitter la grotte bifrostienne pour renouer avec ça. Et voilà qu'il est déjà 19 heures. J'ai un verre de champagne à la main. On fait un rapide bilan des ventes avec Erwann. Que j'abandonne (Erwann, pas les ventes). Je ne peux pas participer à la soirée de gala (il va dîner avec Raphaël et Nicolas ; il a du pot). Je dois rentrer. J'ai un édito à écrire. Un *Bifrost* à boucler. On plie le stand en 5 minutes. Il fait nuit. Il pleut toujours. Pas de PV. Je prie pour que la voiture démarre. Une heure de route. Un peu plus. Je me perds une fois, même avec le GPS. J'arrive à 20h30. Je fais vite. Je suis hyper content de ma journée. Une journée au cœur du milieu de la SF. Je fais vite. J'ai un édito à écrire... Le premier de 2015. Un édito pour la SF, la SF et ceux qui la font.

Olivier Girard



Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez **Le Château des millions d'années**, saga historico-SF entre **X-Files** et **Fatherland**, **Indiana Jones** et **Lawrence d'Arabie**, premier roman de **Stéphane Przybylski** à paraître aux éditions du **Bérial'** le 12 février 2015.



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°78 ; je reçois gratos **Le Château des millions d'années**, un livre où « la vérité est ailleurs », et je ne suis que bonheur. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et je vous refille sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, ma vie est un enfer. Aussi je m'abonne à compter du n°78, je reçois gratos **Le Château des millions d'années** et je m'en vais courir nu dans les champs. Je joins un chèque de 45 € plus 6 € de participation aux frais de port, soit **51 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et vous retourne le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (et c'est la fête, et vous êtes beaux, et ma vie prend sens, il était temps !).



Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

Le Bérial'

50 rue du Clos

77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.berial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°78, le 24 avril 2015.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



*Stéphane Beauverger
Greg Egan
Mélanie Fazi*

.....

Mélanie FAZI

Au sein de la jeune génération (celle éclore au tournant des années 2000, disons), Mélanie Fazi occupe un territoire singulier. Parce qu'elle publie assez peu, d'abord, mais aussi parce que l'essentiel de son œuvre ciselée ressortit au fantastique (un fantastique aux couleurs de fantasy, parfois). Cette appérence transparait tout naturellement dans le choix des auteurs qu'elle traduit : Clive Barker, Lisa Tuttle ou encore (surtout ?) le regretté Graham Joyce, dont la version française de **Lignes de vie** (Bragelonne) lui vaudra le Grand Prix de l'Imaginaire en 2007, catégorie meilleure traduction. En ce qui concerne son œuvre propre, on aura donc lu d'elle deux romans, **Trois pépins du fruit des morts** et **Arlis des forains** (qu'on pourrait presque qualifier de romans de jeunesse, tant ils apparaissent tôt dans une carrière littéraire courant à ce jour sur une quinzaine d'années), et une grosse quarantaine de nouvelles au style limpide réunies au sein de trois recueils — **Le Jardin des silences**, le tout dernier, étant paru il y a quelques mois à peine aux éditions Bragelonne. Une auteure rare aux qualités de style exceptionnelles, on l'a dit, saluée par de nombreuses distinctions (Grand Prix de l'Imaginaire pour **Serpentine** (Folio), son premier recueil, paru en 2004, mais aussi le prix Masterton à trois reprises, de même que le prix Merlin), et au tempérament qui plus est assez discret. Du pain béni pour un dossier bifrostien, en somme, et l'occasion de mettre les petits plats dans les grands afin d'apporter le meilleur des éclairages possibles à l'une de nos voix littéraires contemporaines les plus singulières, quelque part entre Brian Hodge et le Neil Gaiman du **Sandman**, entre Poppy Brite et Lisa Tuttle...

Si Mélanie Fazi nourrit de nombreuses passions, il en est deux qui s'avèrent tout particulièrement centrales dans son quotidien : la musique et le cinéma. Comme le sous-entend le titre du présent récit, c'est bien le septième art qu'on retrouve au cœur du texte que nous vous proposons en ouverture de dossier. Une très longue nouvelle, peut-être la plus longue jamais écrite par notre auteure, manière de révérence au **Rebecca** de Daphne du Maurier, et surtout à l'adaptation d'Alfred Hitchcock en 1940. Quant à y voir comme un écho à l'hommage qu'en fit pour sa part un certain Stephen King dans **Sac d'os**, l'un de ses tout meilleurs romans, il n'y a qu'un pas... qu'on s'empressera de franchir sans sourciller.

La Clé de Manderley



« TU SAIS ce qui m'étonne le plus ? demande Hugo en décapsulant sa bière. J'étais persuadé que je serais déçu en revenant ici. Que je me dirais "Elle n'est pas si grande que ça, cette baraque, je m'étais fait tout un film à six ans." Mais tout est exactement pareil. Comme si on n'était partis que deux jours.

– En prenant vingt-cinq ans dans les dents. »

Hugo ricane et descend sa première gorgée.

« Même l'odeur n'a pas changé, t'as remarqué ? Ça m'a sauté à la figure. Je ne m'étais jamais rendu compte que les maisons avaient chacune leur odeur. »

Une odeur nette, précise et en même temps impossible à définir : poussière, vieux livres, une nuance de lavande séchée que l'air du jardin s'engouffrant par les fenêtres ne chassait jamais. Une odeur chaude et vieillotte à la fois, qui n'appartenait qu'à cette maison. Celle de ses murs ou de l'humain qui l'habitait ? Je n'en associais aucune à Lucien, pour autant que je me rappelle.

Comme Hugo, je suis resté en arrêt en retrouvant tout ça. Toutes ces nuances que j'avais oubliées et qui se sont rappelées à moi d'un coup. Un instant, mon corps s'est souvenu d'avoir eu huit ans dans cette maison l'espace de deux semaines d'été.

Mais ce n'est pas tout. Des images me sont revenues dans le sillage de ces odeurs, dont j'hésite à lui parler.

Les chaises de jardin ont rouillé, et Hugo ne peut plus y balancer les jambes. Il doit les plier à angle droit pour poser les talons de ses bottes bien à plat. Il a beau rester mon petit frère, c'est devenu un grand gaillard aux membres longs et aux épaules musclées. Il s'appuie d'un coude sur la table en jouant avec son briquet.

La terrasse est immuable. Les graviers sont toujours là, le carrelage peut-être un peu plus sale. Le jardin peut-être un peu plus anarchique, mais il l'était déjà cette année-là. Mon oncle n'a jamais été du genre à passer ses dimanches derrière sa tondeuse. Et nous, du haut de nos six et huit ans, cette forêt vierge où se perdre des heures nous ravissait.

Derrière nous, la maison a vieilli. Elle a pris vingt-cinq ans, comme nous. Elle s'est un peu usée, le bois s'est patiné, la poussière incrustée dans les coins. Pour le reste, tout est identique. Chaque chose ou presque a conservé sa place : la grande table rustique de la salle à manger, un peu plus éraflée, le vieux lustre, les livres de la bibliothèque. Les affiches de films, à l'abri de leurs sous-verres, ont simplement pâli.



Je n'ai pas fini de visiter toutes les pièces. Il y aura du tri à faire, des décisions à prendre. En attendant, on s'accorde une pause à la table de jardin. Nos ombres filiformes s'allongent devant nous à l'approche du soir.

« On s'était quand même bien marrés, commente Hugo dont le regard se perd dans le fouillis du jardin. Tu te rappelles la fois où on a joué au château hanté en Ecosse ?

– Tu parles si je m'en souviens. Tous les personnages s'appelaient "Mac" quelque chose et ça nous faisait marrer comme des fous. Où est-ce qu'on avait vu ça, dans le *Journal de Mickey* ?

– Un truc comme ça. On s'était enfermés sans lumière dans la bibliothèque et on avait tellement flippé de ne pas retrouver la porte qu'on avait appelé Lucien au secours. »

Hugo rit tout seul en se jouant la scène. J'incarnais le scientifique à lunettes (j'en portais déjà), et lui le châtelain snob tyrannisé par les fantômes.

« Et la fois où on a joué aux Indiens ? reprend mon frère. On avait monté la tente sous le gros arbre en la bricolant avec un drap et un séchoir à linge.

– Ça ne me dit rien. Je me rappelle une chasse au trésor, et une histoire de monde parallèle à l'intérieur de la maison... On n'avait pas volé quelque chose, aussi ?

– Alors là, ça m'étonnerait. Je n'aurais jamais oublié un truc pareil. Tu t'imagines en plus, si c'était arrivé aux oreilles des parents, on entendrait encore parler... »

Je sais qu'il a raison dans l'absolu. Nous étions des gamins plutôt obéissants, quoique un peu remuants. Pourtant l'impression est tenace, même si je ne lui associe aucun souvenir précis. Au cours d'un de nos jeux, un objet a été volé.

« Pour les Indiens, j'en suis sûr, insiste Hugo après un moment de réflexion. Je m'en souviens très bien parce que Carl était venu jouer avec nous. Il avait pris un drôle d'accent pour incarner le grand chef. »

Peut-être. Ça paraît plausible. Carl s'était joint à quelques-uns de nos jeux pendant notre séjour. Il s'y amusait presque autant que nous. Lucien nous regardait faire en souriant. C'était rare qu'un adulte ose se lâcher vraiment pour jouer avec des enfants. En tout cas, qu'il se lâche aussi pleinement que Carl savait le faire. Hugo était en adoration devant lui.

Carl, encore et toujours. Depuis notre arrivée, tant de choses me ramènent à lui. Des anecdotes, des questions jamais formulées.



« Je repensais à Carl, justement. On sait s'il a fini par revenir ? »

D'un coup, je viens d'arracher Hugo à ses rêveries d'Indiens pour ramener la discussion sur un terrain glissant. Je l'ai contrarié sans bien comprendre pourquoi. Il me répond d'une voix bourrue :

« À ton avis, Will. S'il était revenu, tu crois qu'on aurait hérité de la maison ? »

Grand silence.

Je finis par me relever sous prétexte d'aller chercher des bières. Il reste encore beaucoup de sujets à aborder. Beaucoup de zones floues, de zones d'ombres, de détails qui ne s'emboîtent pas. Le décès d'un membre de la famille a souvent cet effet : d'un coup, une forme d'équilibre est brisée. On dévie légèrement des rails de la routine, juste assez pour questionner ce qu'on tenait pour acquis. La mythologie familiale est ainsi faite qu'on l'absorbe enfant sans la remettre en question. Et parfois, devenu adulte, on s'arrête sur un détail qu'on avait sous les yeux sans jamais le remarquer.

Comme l'absence de Carl dans nos conversations depuis plus de vingt ans.

Ce n'est même pas qu'on ait sciemment évité le sujet, enfin, pas que je me souviene. On n'en parlait jamais, c'est tout. Est-ce que j'ai pensé à lui de temps en temps ? Je ne sais même pas. Lucien, oui, j'ai pensé à lui. Je me suis dit à plusieurs reprises que c'était dommage de ne plus le voir, qu'il allait falloir que je l'appelle un de ces jours, que je lui rende visite, qu'on renoue d'une manière ou d'une autre. Et puis il y avait toujours autre chose à faire, toujours une autre priorité du quotidien. Et les habitudes que la famille nous a imprimées enfant sont les plus difficiles à briser. On s'éloigne sans se rendre compte, on ne sait plus faire marche arrière, on suit un chemin tout tracé.

Et un jour, on s'aperçoit qu'on a laissé passer vingt-cinq ans et qu'il est trop tard. Il y a eu quelques cartes de vœux ou de vacances, un ou deux coups de fil, c'est tout ce que je me rappelle. Pendant tout ce temps, ni Hugo ni moi ne sommes revenus dans cette maison.

Mais d'un coup, l'absence de Carl, à moitié oubliée avant que je n'entre ici, devient écrasante. *Il s'est passé quelque chose avec Carl.* D'où m'est venue cette idée ?

Je m'attarde dans la cuisine pour laisser le malaise se dissiper. Le frigo est vide à l'exception des deux packs de bière et des plats cuisinés achetés à l'épicerie la plus proche — dix minutes en voiture. Je finis par rejoindre Hugo au jardin avec nos deux canettes.



Et je lâche la question avant d'avoir le temps de me raviser, parce qu'il faut bien que j'en aie le cœur net :

« Hugo, tu te souviens de la gouvernante ? »

Il se retourne, me regarde bien droit avec une expression comique — un personnage de dessin animé haussant très haut un seul sourcil. Il répète d'une voix cassante :

« La gouvernante ?

– Oui, tu te souviens d'avoir croisé une gouvernante ici ?

– Tu l'as rêvée, celle-là, Will. Y a jamais eu de gouvernante dans cette maison.

– Mais si. Elle était toute grise et elle s'appelait comme moi. »

Coup d'œil estomaqué de mon frère. Je suis aussi surpris que lui de m'entendre prononcer ces mots. J'ai parlé d'une voix de petit garçon déguisée en voix d'homme. Pour un peu, j'aurais tapé du pied.

« La femme de ménage, oui, quand elle passait, répond Hugo. Mais une gouvernante, t'es allé chercher ça où ? Tu t'imagines Lucien mener une vie d'aristo ? La question de la maison mise à part, tu crois qu'il avait les moyens de se payer une gouvernante ? »

Je secoue la tête, vaguement, plus pour noyer le poisson qu'autre chose. Non, bien sûr, Lucien n'avait pas de quoi s'offrir des domestiques, et il n'était vraiment pas le genre à vouloir mener la vie de château. C'était un homme aux goûts simples qui aimait la discrétion. Reste qu'un souvenir très précis m'est revenu tout à l'heure. Une femme hautaine aux habits noir corneille qui me tenait par la main. Je détestais ce geste de la part des adultes, avec toute l'autorité qu'il supposait. Je me rappelle très bien sa grande main autour de la mienne.

Elle non plus, je n'y avais pas repensé depuis longtemps.

Si nos parents nous avaient confié à notre oncle pour deux semaines cet été-là, c'est qu'ils n'avaient pas eu le choix. Dire qu'ils n'étaient pas proches de Lucien tiendrait de l'euphémisme. On se voyait de temps en temps pour les grands repas de Noël, les anniversaires, mais ça s'arrêtait là. Nous n'avions encore jamais séjourné chez lui.

Seulement, notre grand-mère maternelle était malade, il avait fallu s'occuper d'elle, nos projets de vacances étaient tombés à l'eau. Nos parents avaient décidé qu'il valait mieux nous éloigner deux semaines, autant pour ne pas nous avoir dans les pattes que pour nous éviter de tourner en rond, entassés à quatre dans l'appart minuscule de Mamie, avec d'incessants allers-retours à l'hôpital. Les autres oncles et tantes ne



pouvaient pas nous accueillir, et il était trop tard pour nous inscrire en colo. D'où la solution de Lucien, le demi-frère de mon père. Qui avait accepté au grand soulagement parental.

Pour tempérer notre déception de renoncer aux plages bretonnes, on nous avait parlé d'une immense maison remplie de pièces où jouer à cache-cache, avec un grand jardin. Hugo avait ouvert des yeux aussi ronds que les miens en la découvrant. Enfant, on a une certaine idée de la normalité en matière de maisons, fondée sur celle qu'on habite, celles des amis, de la famille, celles où l'on passe les vacances. On ne se doute pas qu'elle n'est pas la même pour tout le monde. Rien de ce qu'on appelait « maison » jusque-là ne comportait plus de deux chambres. Rien de ce qu'on appelait « jardin » n'était assez grand pour accueillir plus qu'une table et quelques chaises, une piscine gonflable, voire une balançoire. Même la taille de l'escalier bousculait nos définitions. Qu'un membre de notre famille puisse habiter une bâtisse pareille nous laissait songeurs.

Lucien n'était pas riche ; personne ne l'était autour de nous. Il avait reçu cette maison en héritage. Posséder son propre toit lui permettait de mettre un peu d'argent de côté pour assouvir ses passions de collectionneur. Il était de ces gens économes par nature parce qu'ils connaissent leurs priorités. Les siennes étaient très simples : il ne vivait que pour le cinéma. Son amour pour les vieux films confinait à la religion.

Je connaissais peu mon oncle avant ce séjour, mais je l'appréciais. Un homme très doux, très gentil, au regard souvent triste, qui se tenait en retrait dans les repas de famille. Mais ce qui le distinguait à mes yeux, c'était qu'il n'avait pas d'enfants. Parce qu'il ne possédait pas cette autorité innée que le statut de parent semblait prêter aux autres adultes, Lucien nous traitait différemment. Il n'avait aucun dogme en matière d'éducation, pas de grands principes ni d'idées arrêtées sur ce qu'il fallait laisser faire ou non. Il nous observait, il nous écoutait, et il cherchait à nous comprendre. Il me donnait l'étrange impression de ne pas interagir avec moi comme avec un enfant, mais comme avec une personne déjà pleinement formée qu'il fallait apprendre à connaître. Moi qui aimais tester les limites de l'autorité parentale, toute velléité de résistance me désertait en sa présence. Quand un adulte vous respectait, il fallait se montrer à la hauteur.

Le jour où nos parents nous ont déposés chez Lucien, ils se sont répandus en conseils et en instructions. L'heure des repas et du coucher, les médicaments d'Hugo, les numéros d'urgence au cas où, soigneusement notés à la main par Maman. Lucien écoutait sans broncher, un



petit sourire aux lèvres. Un bref échange de regards m'a confirmé que tout ça l'agaçait autant que moi, mais pour quelques instants, il allait jouer son rôle d'adulte raisonnable. Il n'avait pas l'habitude des enfants, mais enfin il aviserait.

Je nous revois comme sur une vieille photo cornée, Hugo et moi, assis devant un chocolat chaud à cette grande table en bois, attendant que ça se passe et qu'on nous autorise enfin à sortir. Moi avec mes petites lunettes rondes, mon polo et ma frange bien peignée de premier de la classe. Lui avec sa tignasse de lutin hirsute, ses oreilles décollées, ses jambes maigres comme des crayons et son visage de ouistiti que l'adolescence allait transformer d'un coup. Rien ne laissait deviner à l'époque le beau brun baraqué qu'il deviendrait adulte.

Carl n'a fait qu'un bref passage ce jour-là, le temps de s'arrêter sur le pas de la porte et de saluer mes parents d'un signe de tête. Mais pour Hugo et moi, il a eu un clin d'œil.

On nous avait simplement expliqué que l'oncle Lucien partageait cette maison avec un ami. Je ne me rappelle plus si j'avais compris quel genre d'« ami » était Carl. On ne parlait pas de ces sujets-là à l'époque, pas dans notre famille en tout cas. Avec le recul, je me demande si la barrière entre mon père et son demi-frère ne tenait pas aussi à ça. Papa n'a jamais été la personne la plus progressiste au monde sur ce type de questions.

Carl et Lucien se ressemblaient si peu. Carl était de ces gens dont on ne peut ignorer la présence lorsqu'on se trouve dans la même pièce. Il était là, pleinement, à chaque instant, et dégageait une impression de confiance, d'assurance, qui ne versait jamais dans l'arrogance. Carl incarnait l'essence même de l'été à mes yeux de petit garçon : le sourire chaleureux, le rire sonore, la peau hâlée, la barbe naissante et les cheveux mi-longs blondis par le soleil. Grand et solide, surtout comparé à mon oncle. J'ai surpris plusieurs fois la façon dont Lucien le regardait de loin : l'air amusé, admiratif, peut-être envieux de tout ce que Carl possédait et que lui-même n'avait pas.

Je ne devais pas vraiment comprendre à l'époque. Ils se montraient discrets en notre présence. Je ne me rappelle même pas les avoir vus se tenir la main. Un ami, nous avait-on dit ; ils se comportaient donc en amis partageant le même toit. Ça ne devait pas nous sembler extravagant : à six et huit ans, on ne se pose pas ce genre de questions. Pourquoi ne pas héberger ses copains quand on possède une si grande maison ?

Carl était un parfait compagnon de jeux avec qui partager ces deux semaines, une présence chaleureuse et joyeuse. Si j'ai une certitude,



avec le recul, c'est que Lucien et lui étaient heureux ensemble sous ce toit commun.

« Qu'est-ce qu'on va faire de cette baraque ? »

La question épineuse. On ne s'y attendait tellement pas. Lucien nous lègue sa maison, ses affaires et de l'argent. Au minimum, il y aura un grand tri à faire. Et ensuite ? Vendre la maison ? La garder comme résidence secondaire ? L'expression même fait ricaner la part de classe moyenne en moi. On a passé deux jours, avec Hugo, à envisager toutes les options. Ce n'est pas à nous que devrait revenir cette décision, c'est à Lucien — mais il l'a abandonnée entre nos mains.

Aucun de nous deux ne cracherait sur l'argent de la vente. Mais on ne décide pas comme ça de vendre une maison de famille, une maison d'enfance, quand bien même on n'y a passé que deux semaines de sa vie. Et Hugo ne veut pas trancher sans consulter sa femme.

« On pourrait vendre une partie de la collection de bobines, a suggéré Hugo, ou bien le projecteur s'il marche encore. Ah oui mais non, tu ne voudras jamais... »

Sans animosité ni sarcasme, une simple constatation. Le cinéma est mon rayon, pas le sien, depuis toujours, bien avant que je n'en fasse mon métier. On se répartit parfois les rôles dans une fratrie. Le bricolage, le travail manuel, c'était son domaine. Tout petit, il savait déjà bricoler des arcs avec des branches, construire des cabanes, il aimait le contact du bois. Il n'a surpris personne en devenant ébéniste. Je suis incapable de monter une étagère, mais je peux réciter par cœur des centaines de filmographies. Chacun ses compétences.

Le sort du projecteur, de la collection, c'est tout naturellement à moi qu'il revient d'en décider.

Hugo a passé le week-end ici avec moi, à visiter les pièces, trier les livres, parler des décisions à prendre. On ne s'est absentes que pour une expédition en voiture à l'épicerie, le temps d'acheter assez de pain, de fromage, de fruits et de bières pour tenir deux jours de siège. Pendant tout ce temps, on a échangé des blagues et des souvenirs d'enfance. Depuis qu'on a chacun sa vie d'adulte, on passe rarement des moments tous les deux. Il y a toujours les parents, sa femme et son fils, ma compagne du moment quand j'en ai une. L'époque où nous étions deux frères contre le monde adulte est révolue.



Quand Hugo a dû partir retrouver son boulot et sa famille, j'ai décidé de rester. Je pourrai trier les affaires de Lucien tout en avançant sur mes cours à préparer et mon livre à écrire. J'avais emporté mon netbook, au cas où. Ça semble un bon endroit où s'isoler un peu. Raison de plus pour laquelle l'idée de vendre la maison me répugne : un endroit parfait où écrire des livres autour du cinéma.

Mais surtout, j'ai besoin de me retrouver seul ici. Parcourir les livres de Lucien, revoir la salle de projection ; je ne pouvais pas le faire avec mon frère en train de bavarder par-dessus son épaule. C'est presque un acte sacré. Une façon aussi de me rappeler Lucien. On ne pleure pas en apprenant au téléphone la mort d'un oncle pas revu depuis si longtemps. Entouré des objets de son propre quotidien, on ne se projette pas vraiment. Il n'y a pas de gouffre qui s'ouvre sous nos pieds. Pas de cassure nette dans le cours des choses. Rien qu'une vague incrédulité. Peut-être une douleur sourde qu'on ressent à peine. Le cerveau regimbe encore.

Pour comprendre et se rappeler, c'est dans son quotidien à lui qu'il faut s'inviter. Retourner sur les lieux où il a longtemps vécu, les seuls murs entre lesquels je l'aie vraiment connu. Mais j'ai besoin d'y passer un moment seul.

Et puis Hugo n'a pas vécu le même été que moi ici. Pas tout à fait. Il ne comprendrait pas.

Il m'a dit quelque chose, juste avant de repartir, que je n'avais pas vu venir. Une barrière tombée d'un coup entre nous, entre la famille et moi, et qui m'a fait souhaiter me retrouver seul encore plus vite.

Le sujet qui fâche est venu sur le tapis : l'incrédulité d'avoir laissé passer tout ce temps sans revoir Lucien. Il n'y a pas eu d'engueulade, pas de mélodrame, pas de franche explication. L'éloignement n'a même jamais été formulé. L'été suivant, les parents avaient d'autres projets de vacances. Nous ne sommes pas revenus l'année d'après non plus. Nous n'avons pas revu Lucien pour Noël. Puis la question ne s'est plus posée et le temps a passé. C'est en tout cas l'image qu'a figé ma mémoire.

Mais Hugo est devenu nerveux quand j'en ai parlé.

« Tu te rappelles, quand même, que t'étais un peu bizarre en rentrant de ces vacances-là ? Pas très causant, tout le temps dans la lune, les parents se sont inquiétés. »

Non, je ne me rappelle pas. J'étais changé, oui, bien sûr : une porte venait de s'ouvrir devant moi et le monde entier avait un goût nouveau. Mais « bizarre » ? « Dans la lune » ?



« A un moment donné, a-t-il poursuivi, Maman est venue dans ma chambre pour me poser des questions. Comment s'était passé le séjour, si on s'était bien entendus avec Lucien, avec Carl, à quoi on avait joué. Elle insistait pour parler de Carl, surtout. Ça m'avait mis super mal à l'aise, je ne comprenais pas ce qu'elle me voulait. Elle ne lâchait pas le morceau. Je crois qu'ensuite elle a dû te prendre à part pour essayer de te faire parler. »

Grand silence embarrassé. J'ai eu l'impression qu'on m'arrachait un tapis de sous les pieds. Rien de tout ça ne concordait avec mes souvenirs. Trou noir intégral.

« Tu sais, a fini par reprendre Hugo, j'ai mis longtemps à faire le lien. Mets-toi à leur place. On leur dit qu'on a passé deux semaines avec Lucien et son amant. Déjà, tu connais les parents sur le sujet, avec tous leurs préjugés... Bref. Mets-toi à leur place quand ils reviennent nous chercher, que l'amant a disparu, que personne ne sait vraiment où il est passé — à moins que Lucien ne leur ai raconté une histoire, j'en sais rien — et que toi, tu te comportes bizarrement. Imagine ce qui a dû leur passer par la tête, avec leur façon de penser...

– Tu déconnes ? Non mais dis-moi que tu déconnes ?

– J'en sais rien. Mais tu crois que c'est pour ça qu'ils ont coupé les ponts ? Tu crois qu'ils ont pu penser qu'il s'était passé un truc avec Carl, et que c'était pour ça qu'il s'était barré ? »

L'incrédulité a cédé la place à une vague de nausée. Hugo se rongea nerveusement les ongles, un tic dont il s'était presque débarrassé. L'air sérieusement gêné d'avoir tiré ces conclusions, ou bien de m'en faire part, je ne sais pas trop.

Quand il est reparti et que je suis resté seul avec cette idée-là, je me suis assis à la grande table de bois, j'ai enfoui la tête entre mes bras et sangloté comme un môme. J'ignorais jusque-là quel effet ça pouvait faire d'avoir honte de ses parents.